

Marie-Thérèse CHABIN

Bernard MARGUERITAT

Les années 30 à Charost



1985

À la suite de l'exposition
présentée à la Salle Polyvalente les 13 et 14 octobre 1984,
Marie-Thérèse CHABIN et Bernard MARGUERITAT
ont le plaisir de vous présenter :

LES ANNÉES 30 À CHAROST

Documents d'archives et souvenirs personnels, avec la collaboration de

Mesdames

Solange BENZ

Germaine DUMAY

Laurence VINÇON

et Messieurs

Paul CHINAULT

Georges GRANGER

Photos MELAT

Avril 1985

1930

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- 12 mai : première traversée commerciale de l'Atlantique-Sud par l'équipage Mermoz-Dabry-Gimié.
- Dieudonné Costes réussit la première liaison sans escale Paris-New-York (1^{er} et 2 septembre).
- Le cinéma devient parlant. Marlène Dietrich joue dans "L'Ange bleu".
- Lucienne Boyer chante "Parlez-moi d'amour... "
- Colette écrit "Sido" et Jean Giono écrit "Regain".
- 107 députés nazis sont élus au Reichstag.



À CHAROST

- Mars : Une enquête sur l'industrie laitière nous apprend que la laiterie de Charost traite journallement 1800 à 2500 litres de lait pour fabriquer du camembert (le "pis grec", la "petite femme bleue"), du fromage et du beurre en hiver, de la caséine et du beurre en été. Trois ou quatre wagons de vingt tonnes de charbon sont nécessaires à la marche annuelle de l'usine.
- Le juge de paix décédé ne sera pas remplacé. Charost dépend maintenant de Lignières.
- Fondation de l'association Saint-Michel (cinéma paroissial).
- Installation d'un magasin de cycles et voitures d'enfants à la place d'un ancien café (actuellement garage Maxime).
- Installation d'un atelier de lingerie-broderie-confection (actuellement Crédit agricole).

1931

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- Exposition coloniale à Paris.
- Paul Doumer est alors président de la III^{ème} République.
- Le roi Alphonse XIII quitte l'Espagne sans abdiquer. Avènement de la République.
- René Clair tourne "Le Million".
- Antonin Magne remporte le Tour de France.
- Fred Gouin chante "Quand refleuriront les lilas blancs... "
- Maurice Chevalier tourne dans "La Veuve joyeuse".
- Saint-Exupéry écrit "Vol de nuit".



À CHAROST

- Les ouvriers boulangers demandent un jour de repos hebdomadaire : le dimanche.
- Recensement de la population.

	Maisons	Ménages	Individus	Français	Étrangers
Charost ville	221	230	612	610	2
Faubourg	141	142	366	366	0
Carroir du Gué	3	3	12	12	0
La Poncerie	1	1	9	9	0
La Berge	1	1	11	9	2
Les Cloires	2	2	7	7	0
	369	379	1017	1013	4

Perte de 117 habitants par rapport à 1926.

1932

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- *Le président Paul Doumer est assassiné.*
- *Élection d'Albert Lebrun à la présidence de la République.*
- *Mort d'Aristide Briand, homme politique, orateur, prix Nobel de la paix en 1926.*
- *Le maréchal Hindenburg vainqueur d'Hitler par six millions de voix aux élections présidentielles en Allemagne.*
- *La "Croisière jaune" d'André Citroën conduit ses participants jusqu'en Chine.*
- *Berthe Sylva chante "Les yeux de maman sont des étoiles... "*



À CHAROST

- Le moulin, dont la production et le transport de l'énergie sont encore réglés par une ordonnance royale du 14 avril 1847, est provisoirement fermé (actuellement usine Nathan).
- 1^{er} mai : élections législatives (les femmes ne votent pas, elles n'obtiendront le droit de vote qu'en 1945).
- 13 novembre : conférence à Charost par Madame la duchesse de Maillé sur la Ligue patriotique des Françaises.
- Les vitraux de l'église, placés en 1866, sont en très mauvais état. Les nouveaux vitraux, en grisaille de cathédrale, arrivent le 28 décembre en gare de Charost, dans trois caisses de 120 kg chacune.

1933

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- *Affaire Stavisky, scandale financier qui discrédite le régime politique.*
- *La Loterie nationale est instituée par la loi du 31 mai. Le premier gagnant des cinq millions, un coiffeur de Tarascon, en devient fou.*
- *Georges Speicher remporte le Tour de France tandis que Henri Garat chante "Amusez-vous, foutez-vous d'tout...".*
- *Greta Garbo tourne dans "La Reine Christine".*
- *André Malraux reçoit le prix Goncourt pour son livre "La Condition humaine".*
- *Le 30 janvier, Hitler devient Chancelier du Reich.*



À CHAROST

- Beaucoup de patrons boulangers sont gênés par le repos hebdomadaire de leurs ouvriers, d'où de nombreuses demandes de dérogations : fêtes patronales, comices, communions, assemblées, etc. Par exemple :

Charost, le 24 avril 1933

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillance l'autorisation pour les boulangers de fabriquer et de vendre du pain jusqu'à midi dans la journée du 30 avril 1933, la cavalcade qui doit avoir lieu ce jour-là à Charost pouvant attirer une nombreuse affluence.

Le Maire Forest

Autorisation accordée.

- La grosse cloche, fondue en 1737 et dont le parrain était Armand-Joseph, duc de Béthune-Charost, n'avait pas été retouchée. Elle est repeinte à neuf et remise sur billes le 28 novembre.

1934

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- *Manifestation du 6 février à Paris, place de la Concorde. Débordée par la foule, la police fait feu, il y a une quinzaine de tués.*

- *Louis Barthou et Alexandre 1^{er} de Yougoslavie assassinés à Marseille par des terroristes croates.*

- *Joseph Le Brix, aviateur français, meurt au cours de la tentative de liaison Paris-Tokyo sans escale.*

- *Antonin Magne remporte le Tour de France pour la seconde fois.*

- *Création de la "traction avant" Citroën.*

- *4 juillet : mort de Marie Curie, minée par le radium.*

- *Léopold III devient roi des Belges à la mort de son père.*

- *Octobre : condamnation à mort pour parricide de Violette Nozières ; la sentence est commuée en réclusion perpétuelle.*

- *Lys Gauty chante "J'aime tes grands yeux... "*

- *28 septembre : naissance à Paris de celle qui deviendra Brigitte Bardot.*



À CHAROST

- 10 mars : réouverture du Moulin.

- Un atelier de confection du Bon Marché s'installe rue Marmouse (actuellement jardin privé).

- Quantité de blé récoltée à la moisson : 2898 quintaux.

- 15 octobre : l'Inspection académique supprime le poste d'adjointe à l'école de filles. 53 fillettes de six à treize ans restent à la charge de la directrice. On envoie les plus jeunes à l'école de garçons pour former une division géminée. Le conseil municipal s'élève contre cette gémination et démissionne en bloc. Le préfet refuse la démission. Il y a grève des écoliers. Le 10 novembre, la grève se termine sans résultats !

- Construction d'une bordure de trottoir place de la Chaume (côté ouest), rue des Écoles et rue de l'Abattoir.

1935

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- Le paquebot français "Normandie", construit aux chantiers de l'Atlantique à Saint-Nazaire, obtient le "Ruban bleu". Vitesse : 32 nœuds.

- Irène et Frédéric Joliot-Curie obtiennent le prix Nobel de chimie.

- La très populaire reine des Belges, Astrid, trouve la mort dans un accident de voiture.

- Tino Rossi triomphe avec "Corse, île d'amour", "Pour t'avoir au clair de lune un soir dans mon bateau", "Il pleut sur la route" ; Ouvrard chante "Si j'avais des ailes, de petites ailes..." et Maurice Chevalier "Donnez-moi la main, Mam'zelle... "

- Sortie du film de Sacha Guitry "Le roman d'un tricheur".



À CHAROST

- Travaux d'épandage de goudron : rues des Écoles et de l'Abattoir, rue de la Garenne, place du Marché (château), rue Marmouse et rue du Four. Construction, rue de l'Abattoir, d'une bordure de trottoir en pierre de Saint-Florent.

- Empierrement de la place des Ponts : "Toutes les terres ou détritiques provenant de cette fouille seront conduites à la brouette et répandues au bord de la rivière".

- Quantité de blé récoltée à la moisson : 2472 quintaux.

- Liste des automobiles, tracteurs agricoles, camionnettes, voitures de tourisme :

60 voitures, pour 47 en 1930

49 en 1931

28 en 1933 (crise économique)

41 en 1933

46 en 1934

1936

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- *Le Front populaire arrive au pouvoir avec Léon Blum. Premiers congés payés.*
- *5 juin : les Italiens à Addis-Abeba (Éthiopie).*
- *Maryse Bastié, aviatrice, fait seule la traversée de l'Atlantique-Sud.*
- *16 septembre : mort en mer de l'explorateur français océanographe Jean Charcot.*
- *6 décembre : disparition en mer de Jean Mermoz, pionnier de l'Aéropostale sur la "Croix-du-Sud".*
- *Aux Jeux olympiques de Berlin, le Noir Jess Owen remporte quatre médailles d'or, devant Hitler.*
- *Au cinéma, "La Belle équipe", "Crime et châtiment".*
- *Dans la chanson, "Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine... "*



À CHAROST

- *Mouvements de grève chez les ouvriers balaissiers, à l'usine Nérand et à la laiterie ; les ouvriers agricoles font la grève au moment de la moisson.*
- *Installation des urinoirs près de pont de l'Arnon.*
- *Le 11 novembre, un voyageur indigent, sans argent, demande à être hébergé pour la nuit dans le "violon" municipal (place de l'Église). Il y est enfermé. Il met le feu accidentellement à la paille du bat-flanc. On le retrouve carbonisé le lendemain. La famille, prévenue, refuse le corps. Il est enterré à Charost le 13.*
- *Recensement de population : il en ressort une augmentation de seize habitants par rapport à 1931.*

1937

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- À Paris, exposition universelle internationale.
- Roger Martin-du-Gard obtient le prix Nobel de littérature avec "Les Thibault".
- À la biennale de Venise, la France remporte les trois premiers grands prix avec "Carnet de bal" de J. Duvivier, "La grande illusion" de J. Renoir et "Drôle de drame" de Carné.
- Émile Allais est champion du monde de ski à Chamonix.
- Picasso peint "Guernica".
- Charles Trenet chante "Y'a d'la joie", Alibert "Vous avez l'éclat de la rose" et Jean Sablon "Vous qui passez sans me voir".
- 31 août 1937 : création de la S.N.C.F.



À CHAROST

- Dans la nuit du 12 au 13 mars, une violente tempête brise la croix élevée au milieu du cimetière, derrière l'église.
- En mai, pose de nouveaux fonts baptismaux.
- 5 août : grève de dix ouvriers (sur vingt-deux), manœuvres et terrassiers d'une entreprise de travaux publics de Vierzon travaillant à l'entretien des routes de la commune de Charost.

Motif : demande d'augmentation de salaire de 0,25 F par heure.

Salaires avant la grève : 5 F de l'heure ; après : 5,25 F.

Durée du travail journalier avant : 9 h ; après : 9 h.

Cette grève n'a duré que quatre heures, aucune influence sur l'industrie locale. Tous les grévistes ont repris le travail.

1938

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- Le roi d'Angleterre Georges VI se rend en visite officielle en France.
- 29 septembre ; conférence de Munich ; accord signé entre l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie pour tenter de sauvegarder la paix.
- À Roland-Garros, deux Français, Petra et Destremau, battent la meilleure équipe de tennis du monde et remportent les championnats internationaux de France.
- James Couttet est champion du monde de ski à 17 ans.
- Avec "Couchés dans le foin", Mireille et Jean Nohain enchantent les vacanciers qui partent en tandem sur les routes.
- Au cinéma on peut voir "Hôtel du Nord" et "Quai des brumes" de Carné, Jean Gabin tourne dans "La bête humaine".
- On fredonne "On a son p'tit cœur qui bat, comme tout l'monde, .. "



À CHAROST

- Une délégation va accueillir le président de la République Albert Lebrun en visite officielle à Bourges.
- Le 4 septembre : ordre de mobilisation partielle. Les affiches sont apposées sur les murs et la proclamation est faite par le tambour de ville.
- 25 décembre : Noël sous la neige glacée ; les bénitiers ont gelé à l'église.
- Recensement des chevaux et voitures (en vue de réquisitions en cas de guerre) : 82 chevaux sont recensés, utilisés par 32 cultivateurs, 1 maçon, 1 minotier, 1 industriel, 1 plâtrier, 2 couvreurs, 1 laitier, 1 marchand de vin, 2 bouchers, 1 épicier, 1 pâtissier et éleveur-marchand de tissus.
- La ferme de la Berge avait 9 chevaux et la Poncerie 5.

1939

QUELQUES ÉVÉNEMENTS...

- 150^{ème} anniversaire de la Révolution de 1789
- Le pape Pie XI meurt le 9 février. Pie XII est élu le 12 mars.
- Raimu triomphe dans "La Femme du boulanger" de Marcel Pagnol. Tino Rossi chante "Sérénade sans espoir" et Rina Ketty "Montevideo". Danièle Darrieux tourne dans "Battements de cœur", le dernier film de la paix.
- 1er septembre : les forces allemandes entrent en Pologne.
- 3 septembre : la Grande-Bretagne et la France déclarent la guerre à l'Allemagne.



À CHAROST

- 31 août : soixante-dix enfants des écoles parisiennes sont attendus ce jour.
- 30 septembre : mort au champ d'honneur du sous-lieutenant Henri Aubrun, instituteur-adjoint à l'école de garçons de Charost.
- 21 décembre : arrivée de 700 à 800 soldats appartenant au 3^{ème} bataillon du 434^{ème} R.P.
- Les vitres des maisons se colorent en bleu sur recommandation des autorités civiles : défense passive !

LA VIE QUOTIDIENNE

Tout au long de la Grande Rue se succédaient les boutiques des artisans et des commerçants, ce qui mettait une grande animation dans le village qui ne connaissait pas les problèmes et les dangers de la circulation actuelle.

Le maréchal-ferrant s'activait autour des nombreux chevaux de la commune qui étaient ferrés régulièrement. Les charrons fabriquaient et réparaient tombereaux et voitures.

Le bourrelier piquait et réparait les harnais dans une pénétrante odeur de cuir ; il réparait aussi les toiles des moissonneuses.

Beaucoup de gens travaillaient à domicile : ouvrières en lingerie et confection, ouvrières travaillant le cuir pour les porte-monnaie, couturières à façon, ouvrières en confection de chemises d'hommes (et remplacement des cols usés), rempailleur de chaises, repasseuses, plumeuses de volaille, matelassière, tourneur sur bois, chiffonnier-marchand de peaux de lapin.

Des tâcherons assuraient certains travaux : cassage de pierre, enterrement d'un cheval.

Le scieur de bois se rendait à domicile pour couper le bois de chauffage.

Les aiguseurs de couteaux et ciseaux passaient régulièrement.

Le rétameur s'installait chaque année sur la place de la Chaume et passait dans les maisons récupérer toutes sortes de récipients en métal, cabossés ou percés, qu'il plongeait dans son bain d'étain pour les remettre à neuf.

À l'automne, l'alambic était installé sur la place des Ponts : l'un venait de Saugy, l'autre de Saint-Georges. Beaucoup de personnes possédaient une vigne ; après la vendange, on apportait à distiller la grappe du raisin ou des fruits (pommes, prunes). L'eau-de-vie était ainsi fabriquée pour les particuliers.

L'eau courante n'était pas installée dans les habitations. De ce fait, il n'y avait ni W.C. ni salle de bains à l'intérieur des maisons, tout au plus un cabinet de toilette dans quelques maisons. L'alimentation en eau se faisait par des pompes ou des puits publics ou privés, à usage collectif ou non. Les eaux usées étaient rejetées à la rue dans les caniveaux.

Les vidangeurs et leur camion passaient régulièrement vider les fosses d'aisance.

En cas d'incendie, un clairon ou un tambour alertaient les pompiers.



Les vaches des agriculteurs se rendant au pré ou le troupeau du commerçant en bestiaux se répandaient dans la Grande Rue, sans trop perturber la circulation, en laissant de nombreuses traces sur leur passage... , ainsi que les chevaux !

Quelques personnes possédaient un âne et une petite voiture pour se rendre au champ, au jardin, à la vigne ; on pouvait s'en servir pour la vendange, pour rapporter la récolte de fruits et légumes et même pour aller se promener !

Le marché se tenait le lundi matin, sur la place du Château en hiver, sur la place de la Chaume en été. Un marchand de poisson venait chaque semaine d'Issoudun avec sa voiture à cheval. Le lait et les produits frais étaient apportés chaque jour en voiture à cheval des fermes voisines et revendus au détail à l'épicerie ou chez des particuliers.

Les gens du village vendaient les légumes et les fruits récoltés dans leurs jardins ou leurs vignes, par exemple un quarteron de pommes (25) et on vous donnait la 26ème en prime !

Il y avait quatre foires par an : le lundi de Pâques, le lundi de Pentecôte, une foire en septembre et le lendemain de Toussaint, foires qui réunissaient environ une vingtaine de marchands.

Le conseil de révision se tenait chaque année à Charost.

LA VIE RELIGIEUSE

Il y avait à cette époque un curé résident à Charost (presbytère dans le logement actuel du docteur). L'abbé Gallon a desservi la paroisse de 1925 à 1941, date de sa mort.

Deux messes étaient dites chaque dimanche à 8 h et 10 h (en semaine, messe à 7 h 30) et les vêpres à 15 h.

Deux dames s'occupaient des filles (et des garçons jusqu'à six ans) chaque jeudi après-midi, jour de congé scolaire : c'était le "patronage". En plus des activités manuelles, les enfants faisaient des promenades, assistaient à des projections de petits films, répétaient des cantiques, montaient des pièces de théâtre présentées à la salle paroissiale, ainsi que l'arbre de Noël.

En cas de décès suivi d'un enterrement religieux, le sacristain sonnait le glas : trois coups pour un homme, deux pour une femme, un pour un enfant, matin, midi et soir. L'inviteuse passait dans les maisons à pied. Le jour de l'enterrement, le corbillard était tiré par un cheval. Les convois funèbres venaient à pied de Saugy. Seul existait à cette époque le cimetière près de l'église.

Le jour de l'enterrement, toute la proche famille était vêtue de noir, avec brassards pour les hommes et voiles de deuil pour les femmes. Le deuil en noir, puis en gris, se portait plus ou moins longtemps selon le degré de parenté avec le défunt.



LES DISTRACTIONS

Il y avait chaque année l'assemblée du Pont (deuxième dimanche de septembre), l'assemblée de la Gare (premier dimanche de juillet) remplacée par l'assemblée de la Chaume.

Une cavalcade annuelle, au mois d'avril, présentait de beaux chars, garnis de roses de papier, tirés par des chevaux, des vélos, plus tard des tracteurs.

La kermesse paroissiale se déroulait dans le parc du château, avec visite du donjon. Aujourd'hui, cette construction moyenâgeuse est trop peu sûre pour être ouverte au public.

La fête des Prés, au mois d'août, se tenait dans les prés des Grûlerons.

Les bals avaient beaucoup de succès. Un car privé conduisait le dimanche jeunes gens et jeunes filles aux bals et assemblées dans les communes voisines.

De temps en temps, un couple passait dans le village : l'homme chantait dans un porte-voix les dernières chansons à la mode (c'était les premiers succès de Tino Rossi par exemple) et la femme vendait la feuille imprimée avec paroles et musique. On chantait beaucoup en ce temps-là.

Un cinéma ambulant venait l'été place du Château et présentait un film projeté sur un drap blanc en guise d'écran. Des bancs en plein air attendaient les spectateurs. Le patron se chargeait du commentaire et faisait la quête à la fin du spectacle.



COURRIER - TELEPHONE - TRANSPORTS

Il y avait chaque jour deux distributions de courrier, à pied. La porteuse de télégrammes se déplaçait également à pied. En 1939, une trentaine d'appareils téléphoniques étaient installés chez des particuliers (n° 1 : boucherie Dodu ; n° 2 : biscuiterie Nérand, etc.).

Il fallait d'abord appeler la Poste pour avoir la communication. Le dimanche, une personne était de garde toute la journée afin de pouvoir répondre aux appels.

Chaque jour, un commissionnaire, avec une charrette à bras de la gare, prenait le courrier à la Poste et le transportait pour acheminement par le train. Vers 1936, une voiture postale s'est chargée de ce convoi.

Les camions jaunes et noirs du "Service rapide" Duffant transportaient les colis et les marchandises par la route, par exemple de grands paniers d'osier contenant têtes et pieds de bœuf, enveloppés dans une toile blanche, expédiés vers Vierzon ou Paris. Pas de transports frigorifiques ! Le dépôt du Service rapide se trouvait rue Marmouse chez le cordonnier-quincailler (actuellement n° 1).

Un service d'autobus, "Les Flèches d'argent" et les cars Citroën desservaient la ligne Issoudun-Bourges pour les voyageurs. Le train desservait Issoudun-Saint-Florent (supprimé le 1er décembre 1933).



L'INDUSTRIE

Une bonne odeur flottait souvent sur le village aux abords de la place du Château ; celle de la biscuiterie AUBERT qui fabriquait (et fabrique toujours) les célèbres croquets et un petit biscuit léger et croustillant : l'os de grenouille.

La fabrique de biscuits, pain d'épices et confiserie NÉRAND alléçait les gourmands avec ses odeurs de "boules pectorales", de "coquelicots", pastilles rouges pour le rhume, de biscuits glacés, de pain d'épices. Ces produits étaient vendus en France et à l'étranger (dans le grand livre des exportateurs, la publicité pour les boules pectorales Nérand est faite en anglais, en espagnol, en portugais et en russe !).

UN EXEMPLE D'EMPLOI À CHAROST

La maison DODU, boucherie et commerce de bestiaux (actuellement boucherie Guison), qui possédait deux chevaux et un mulet, avait un personnel composé comme suit :

- trois commis
- un homme à la journée
- un homme employé en priorité à l'entretien des vignes
- deux bonnes
- une laveuse
- une femme de ménage - lingère - repasseuse.

PHOTOS D'ART

Les éditions GIRAUDON, rue des Beaux-Arts à Paris, avaient leur dépôt de clichés, environ 40 000, à Charost (actuellement 33, Grande Rue). Deux personnes travaillaient à préparer les reproductions de photos d'art et les envoyaient au magasin de Paris. Ces photographies représentaient des œuvres d'art du monde entier (peinture, sculpture, monuments, objets). Ces photos étaient commandées pour illustrer des livres d'art et d'histoire et pour l'illustration de cours préparés par des professeurs.

LA SANTÉ

La maison du docteur se situait à l'emplacement de la Poste actuelle. La pharmacie n'a pas changé de place.

À cette époque, pas de Sécurité sociale, aussi n'allait-on pas souvent voir le médecin ! Un certain nombre d'enfants mouraient de la tuberculose. Souvent leur seul contact avec le médecin était la visite médicale annuelle de l'école.

La pharmacie familiale tâchait de faire face aux maladies courantes : on y trouvait de la farine de lin et de la farine de moutarde pour les cataplasmes, du camphre à respirer pour le rhume, de la teinture d'iode, des verres à ventouses, de l'eau sédative pour le mal à la tête, des plantes pour les tisanes (tilleul, quatre fleurs, camomille, queues de cerises), des fleurs de lis conservées dans de l'eau de vie pour cicatriser les plaies, etc.

À l'approche de l'hiver, il était nécessaire d'absorber des vitamines pour lutter contre les gripes et les rhumes ; l'alimentation de l'époque fournissait peu de fruits ou légumes frais ; aussi était-il d'usage d'absorber chaque jour une ou deux cuillerées d'huile de foie de morue, ce que les enfants avalaient avec des haut-le-cœur !



LES LAVEUSES

Pas d'eau courante, pas de robinet, pas de machine à laver, pas d'essoreuse : le lavage du linge était un gros problème.

Il fallait "dégrossir" son linge avec la brosse de chiendent, sur la "selle" en bois, souvent à l'extérieur de la maison, en toute saison, puis le mettre à bouillir dans la lessiveuse à champignon, sur la cuisinière ou sur un foyer dans la cour, le rincer, à la rivière ou dans des bassines d'eau, le laisser égoutter et le faire sécher !

Un certain nombre de familles faisaient laver leur linge par des laveuses professionnelles. Elles se rendaient au lavoir, avec leur grand tablier, leurs sabots, en poussant leur brouette chargée, avec le baquet garni de paille pour s'agenouiller, la brosse, le savon, le battoir.

Chacune avait sa place, tacitement réservée, qu'il ne faisait pas bon usurper !

Le lavoir était "le dernier salon où l'on cause" ; les langues allaient bon train, les nouvelles du pays s'y répandaient vite, au rythme des coups de battoir !

En ville se trouvaient :

- le lavoir du Moulin, trois places, non couvert,
- le lavoir du Canal, dix places, couvert.

Et au faubourg :

- la fontaine Rougeline, dix places, non couvert,
- la fontaine Mardeuse, deux places, non couvert.
- le lavoir de la Fontaine, place du Pont, couvert avec possibilité de faire du feu.

Marie-Thérèse CHABIN



Matériel nécessaire à la lessive

LES USINES DE BALAIS

Charost possédait deux usines :

- la Maison PERIER, 50 ouvriers environ (actuellement Précitube)
- la Maison COMPAIN, 20 ouvriers environ (actuellement dépôt Précitube).

La marque déposée pour la Maison Périer était "Tapis Boer" et pour la Maison Compain "Balais Prior". Un mur avenue de la Gare porte encore cette inscription.

Il y avait également des fabrications en sous-marque, par exemple le balai "le Charostais".

La paille employée était uniquement le sorgho, provenant de Hongrie et d'Italie (les marchands venaient négocier à Charost avec des interprètes), du Maroc, de Grèce, de Roumanie, d'Argentine (acheminé par bateau) et, pour la France, de la région d'Agen et d'Orange.

Les manches en pin des Landes étaient acheminés par camion.

LA FABRICATION

La paille était mouillée pour être travaillée ; on la mettait à tremper la veille au soir dans des baquets d'eau.

Les trieuses préparaient la paille d'après la longueur des brins ; elles travaillaient devant un banc portant des encoches pour mesurer les différentes longueurs : la couverture (belle paille), le grand rebut, le petit rebut.

La couverture servait pour le dessus des balais. La paille d'Italie, bien blanche, et aussi celle d'Argentine, convenaient pour cet usage.

Les monteurs, avec un tour à la main et plus tard avec une machine, plaçaient autour du manche les tiges intérieures du balai : les "trognons", reliés avec un fil de fer, puis disposaient la belle paille autour (la couverture) et "faisaient les épaules" du balai. Le balai était relié au manche par un enroulement de fil de fer galvanisé : la "pomme", avec des variantes "pomme tapis", "pomme velours".

Les cordonneurs travaillaient sur une machine possédant de grosses aiguilles ; le balai était aplati et piqué avec un cordon de couleur. On fabriquait des balais avec deux, trois, quatre et cinq fils.

Les éplucheuses coupaient et rentraient les fils, enlevaient les pailles qui dépassaient. La rogneuse égalisait les pailles à la base.

Le balai passait alors dans une chambre à gaz au soufre pour le blanchir et l'assainir. Un coup de peinture était donné sur la pomme. L'étiquette était collée sur le manche, selon la marque de la fabrique ou celle de l'acheteur.

Il fallait 700 à 800 g de paille pour un balai deux-fils (manche 1,10 m). Le balai trois-fils avait un manche plus long. 1,200 kg de sorgho était nécessaire pour les balais quatre et cinq fils, grande paille, et 1,500 kg pour un balai extra.

On fabriquait également des balayettes de sorgho, à manche court ou long.

Les ouvriers et ouvrières travaillaient aux pièces et touchaient tant du cent. Dans une journée, un bon monteur pouvait fabriquer une centaine de balais.

Les balais étaient ficelés tête-bêche par douze ou vingt et conduits avec la voiture à cheval à la gare pour être expédiés par wagons complets dans la France entière.

La durée hebdomadaire du travail était de 48 heures, avec travail le samedi matin. L'entente était bonne entre les différentes catégories de personnel, entre jeunes et vieux. Une certaine fierté professionnelle faisait que les monteurs de chaque usine prétendaient fabriquer les plus beaux balais.

Les ouvriers fêtaient la Saint-Blaise (le 2 février). Un bouquet était fixé à la porte de l'usine et une plante offerte aux patrons. Des cuisinières préparaient le repas du soir sur place à l'usine. Le patron et sa famille prenaient place à la même table que les ouvriers et la fête se déroulait avec beaucoup de chansons et se terminait par un bal.

Propos recueillis auprès de Georges GRANGER



L'EPICERIE

La distribution des denrées exigeait beaucoup de manutention

VIN - Les vins fins étaient vendus en bouteilles d'origine, les vins de qualité ordinaire vendus au détail. L'épicier le recevait en tonneaux de 120 à 150 litres.

VINAIGRE - Le vinaigre d'alcool Dessaut était vendu au détail. L'épicier le recevait en tonneaux de 100 litres.

HUILE - L'huile était vendue au poids. L'huile d'arachide pesait environ 900 g le litre, l'huile de noix environ 950 g le litre. L'épicier recevait l'huile de noix en bonbonne et l'huile d'arachide en bidon de 50 Kg.

ALCOOL À BRULER - Vendu au détail. Les ménagères étaient toutes équipées d'une lampe à alcool. L'épicier le recevait en bidon de 50 litres.

BISCUITERIE - Les boudoirs ou biscuits champagne étaient vendus en paquets, les gaufrettes, sablés divers, macarons, vendus au détail.

SUCRE - Le sucre en morceaux était vendu en boîte de 1 kg, le sucre cristallisé vendu au détail. Il y avait encore beaucoup de vignes à Charost : aux vendanges les vignerons achetaient du sucre cristallisé pour améliorer leur vin. L'épicier le recevait en sac de 100 kg.

HARICOTS - Les haricots et tous les légumes secs étaient vendus au détail, au poids. Les châtaignes, les noix étaient vendues au litre.

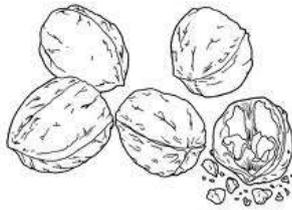
Propos recueillis auprès de Germaine DUMAY



L'HUILERIE

De la noix à l'huile de table, en passant par l'huilerie de Monsieur CHASSIOT (située alors route de Vierzon, à l'emplacement de l'actuel n° 37).

Dans la région, les noyers abondaient à cette époque et cela justifiait l'installation d'une huilerie qui fonctionnait d'une façon tout à fait artisanale, ceci entre 1930 et 1955 environ. Deux personnes, quelquefois trois, travaillaient là pendant les mois d'hiver.



La fabrication de l'huile se faisait en quatre étapes :

1 - LE TRI - Après le ramassage (généralement en octobre) et le séchage, la première opération consistait en la casse et le tri des noix.

Ceci se passait en hiver, lorsque le froid et la neige bloquaient les travaux d'extérieur. Autour de la grande table de ferme, six à huit personnes se réunissaient pour ce qu'on appelait "casser les noix". Là, dans la chaude ambiance des conversations et des plaisanteries et où, vers les cinq heures de l'après-midi, il était de tradition de déguster la fameuse galette aux pommes de terre accompagnée de vin chaud, les noix étaient cassées, triées, les cerneaux mis alors dans de grands sacs de toile et entreposés au sec.

Cette première opération se déroulait à peu près ainsi dans chaque famille concernée.

2 - L'ÉCRASEMENT - Les sacs de noix étaient apportés à l'huilerie par les clients, le plus souvent en voiture à cheval, pour y subir leur transformation. Les cerneaux étaient versés sur une grande et grosse pierre ronde et blanche de deux mètres de diamètre environ et creusée d'une vingtaine de centimètres en profondeur. Là, ils étaient écrasés par une lourde meule, de pierre également. Celle-ci, mue par un cheval tournait autour d'un axe et passait ainsi sur toute la surface du plateau. Ainsi écrasées, les noix donnaient une sorte de pâte blanchâtre. À l'aide d'une raclette, cette pâte était agglomérée et façonnée en grosses boules. Cette opération durait entre quinze et vingt minutes.

3 - LA CUISSON - Déposées dans des sortes de paniers métalliques à trois côtés, ces boules étaient ensuite mises à chauffer doucement dans une grande "casse". Celle-ci s'encastrait dans un fourneau spécial où brûlaient de grosses bûches afin d'entretenir un feu ni trop vif ni trop faible. La pâte était remuée régulièrement avec une grande pelle plate en métal ; il fallait en effet bien faire attention à ce que les noix ne brûlent pas, ce qui aurait altéré le goût de l'huile. Tout en cuisant, les noix écrasées prenaient une belle teinte dorée et dégageaient une délicieuse odeur qui embaumait le quartier.

4 - L'EXTRACTION DE L'HUILE - Une fois cuite et chaude à point, la pâte était enveloppée d'une façon bien définie dans des morceaux de forte toile de jute réservés spécialement à cette fonction, puis placée dans une presse hydraulique et manuelle. La pâte subissait une très forte pression. Ainsi comprimée, elle donnait l'huile qui coulait, tiède et odorante, dans de grands chaudrons de cuivre où elle restait à décanter pendant quelques heures.

Ensuite, elle était passée et recueillie dans de grandes cruches en terre cuite. L'huile ainsi obtenue était pure, de première qualité et prête à la consommation.

Dans la toile restait le "pain de noix". D'un goût âpre, mais très parfumé, il pouvait remplacer avantageusement le pain au chocolat du petit goûter. Ceci pour l'anecdote. En fait, il était généralement vendu (pour une bouchée de pain, c'est le cas de le dire !) et entré dans l'alimentation du bétail. Mais quelquefois il subissait une seconde pression et donnait une huile de moindre qualité.

Dans cette huilerie se faisait aussi de l'huile de moutarde, mais en moindre quantité ; le principe de l'obtention était le même, sauf qu'au départ il y avait des graines au lieu de cerneaux.

À titre indicatif : 25 kg de cerneaux donnaient en moyenne 12,5 l d'huile.

Le lourd plateau de pierre est toujours visible au 42 de la rue de Vierzon, mais il a changé de fonction : c'est maintenant une fontaine décorative dans un jardin !

Solange BENZ



CONDITIONS DE VIE DES PETITS EXPLOITANTS AGRICOLES DANS LES ANNÉES 30

Par "petits agriculteurs", il faut entendre ceux qui exploitaient cinq à quinze hectares de terre seulement ; certains étaient propriétaires, d'autres étaient seulement fermiers.

Pas de tracteur à cette époque, il fallait donc posséder au moins un cheval, parfois deux. Au besoin, on s'entraidait, surtout au moment de la fenaison, des moissons et de la batteuse.

Mes parents étaient petits exploitants fermiers à cette époque (15 ha de terre environ) en une trentaine de parcelles situées autour de Charost. Dès l'âge de huit ans, je participais au travail de la ferme (garder les vaches, éclaircir les betteraves, préparer le foin aux bêtes, etc.). Ils avaient deux chevaux et trois vaches.

Parallèlement, ma mère s'occupait des vaches et élevait quelques poulets et lapins.

La journée commençait de la manière suivante : lever à quatre heures en été, six heures en hiver ; pas d'électricité, éclairage au "falot" dans les étables et la lampe à pétrole à la maison.



Avant de prendre le petit-déjeuner, mon père et moi donnions un premier affouage aux chevaux, puis il fallait les panser et enlever le fumier de toutes les bêtes. Ma mère trayait les vaches dans le même temps.

Le nettoyage terminé, on faisait boire les chevaux, on leur donnait de l'avoine, une betterave et un second affouage (il fallait que les chevaux aient mangé au moins deux heures avant de partir travailler).

Et c'était le moment de prendre le petit-déjeuner, assez substantiel car le travail des champs était dur : soupe, œufs sur le plat ou en omelette, ou un hareng dessalé, un verre de vin et un café. Les clients du matin venaient chercher leur lait tout frais tiré (c'était ma mère qui les servait).

Puis, c'était le départ dans les champs.

Travaux au printemps :

- dans les champs : labours, semailles, orge, avoine, graines, sainfoin luzerne, trèfle, betteraves, légumes, pommes de terre, haricots, carottes, choux, raves.
- dans la vigne : taille, labour, piochage.

En été :

- dans les champs : piochage des légumes, fourrages, moisson, début des labours et préparation pour les semailles de blé.
- dans la vigne : traitements, relevage des branches, ceps, piochage, passer la râpe ou la bineuse.

En automne :

- dans les champs : labours, semailles de blé, batteuse.
- dans la vigne : vendanges.

En hiver :

- dans les champs : faire le bois pour le chauffage de l'année, labours, batteuse.
- dans la vigne : début de la taille.

Le retour des champs était à onze heures (heure solaire). Nous ne nous occupions pas de l'heure nouvelle (heure d'été). Le repas du tantôt avait lieu (après avoir donné un premier affouage aux chevaux) de onze heures un quart environ à midi : la soupe, des légumes ou une omelette, quelquefois du poulet, du lapin ou du cochon salé (on élevait un ou deux porcs par an que l'on tuait en commun avec des voisins), du fromage blanc ou dur de vache que ma mère faisait, du vin que l'on récoltait, des fruits (surtout les pommes, des pêches de vigne, des poires, des noix) ; jamais de viande de boucherie la semaine, c'était trop cher.

À midi, deuxième affouage, de l'avoine, une betterave, en faisant boire les chevaux et puis on se reposait jusqu'à une heure du tantôt (13 heures).

Et c'était le second départ dans les champs, souvent jusqu'à la nuit (sauf à l'époque des jours les plus longs).

On ne comptait pas les heures de travail en ce temps-là. On travaillait même le dimanche pendant les gros travaux (fourrages, moisson).

Le soir, même travail pour les bêtes, traite des vaches et faire téter les veaux.

Puis on allait souper (le repas, c'était la soupe et les restes du tantôt) pendant que les clients du soir venaient chercher leur lait. On se racontait un peu les nouvelles ; c'était la détente et le seul plaisir (pas de radio ni de télé) mais c'était tout de même une époque où l'amitié, la sympathie et l'entraide entre voisins étaient coutume. Malgré la pauvreté et les misères, je regrette beaucoup ce temps-là.

Pas de veillée (exception l'hiver quand on cassait les noix pour faire de l'huile). On était bien content d'aller se coucher.

Pas de voyages. Avec les bêtes, on ne pouvait pas s'absenter longtemps. Quelquefois, pour les réunions de famille (noces, communions, baptêmes), il fallait les confier aux voisins.

Pour mes parents, les sorties c'était deux fois par an : la fête de Saint-Vincent et l'armistice du 11 novembre.

Les moyens financiers n'étaient pas importants et pas garantis. Les fins d'année étaient dures : quand on avait payé les fermages, les notes du maréchal, du bourrelier, du charron, de l'entrepreneur de battage, du vétérinaire, etc., il ne restait souvent plus rien.

Une mauvaise récolte : la mévente. Il fallait stocker le grain dans les greniers, attendre souvent le bon vouloir des marchands (il n'y avait pas de coopératives agricoles) qui payaient le prix qu'ils voulaient (parfois en échange d'engrais et de semences) pour débarrasser en vue de la prochaine récolte.

Pendant ce temps, il fallait bien vivre quand même. La vente du lait surtout et des œufs devait couvrir les frais de nourriture (on achetait le pain, de l'épicerie, un peu de viande de boucherie (pot-au-feu souvent) pour le dimanche.

Les habits et les chaussures duraient longtemps.

Si un cheval ou une vache crevait, c'était très difficile de les remplacer ; souvent plusieurs mois étaient nécessaires car il fallait payer comptant.

Et que dire des assurances garantissant les récoltes contre les intempéries? Bien souvent aucune indemnisation n'était versée pour des champs grêlés à 50% (j'ai toujours vu mon père payer sa quittance d'assurance-grêle mais jamais on ne nous a remboursé un sinistre...). Nous avons aussi une assurance-accidents, chose indispensable pour nous et la main-d'œuvre occasionnelle.

Le régime social n'étant pas obligatoire, personne n'était assuré à la maison. Il ne fallait pas être malade ; le médecin et les médicaments n'entraient pas souvent au logis. Quand on avait un rhume, une grippe, on achetait un sirop. On restait au lit, on se soignait avec des cataplasmes, des ventouses, on prenait des "groggs" ou du lait très chaud avec de la teinture d'iode.

Paul CHINAULT

L'ATELIER DE LINGERIE

Le 24 juin 1930, mon mari et moi, avons créé un petit atelier de lingerie à Charost, Grande Rue, où se trouve aujourd'hui le Crédit agricole.

Nous avions quatre ou cinq ouvrières à l'atelier et quelques unes au dehors suivant l'importance du travail.

Nous faisons surtout des chemisiers (que l'on appelait "blouses" à cette époque) et qui se portaient sur la jupe. Tout le travail était fait sur soie naturelle, crêpe de Chine, satin, crêpe Georgette, voile triple et voile quadruple. C'était la mode des cols "Claudine" et des manches "ballon".

Les différents modèles étaient créés par nous, à chaque saison ; les garnitures étaient faites de petits biais de même tissu que la blouse.

Mon mari faisait toute la coupe et piquait les petits biais à la machine (à pédale ! et il en a piqué des kilomètres !). Ils étaient ensuite retournés, bâtis sur le dessin en papier (appelé "frotté") puis reliés avec du brillanté d'Alger par différents points (barrettes, point de chausson, araignées, point d'esprit...). Il y avait aussi des garnitures de petits pavés avec fils tirés, grille, guipure et également des applications au point de Paris.

La majeure partie du montage était faite à la machine mais les petits plis d'épaule et les bordés étaient faits à la main ; les emmanchures étaient montées avec un liseré.

Le travail était expédié par la Poste ou par le Service Rapide à Paris, à divers entrepreneurs (très intéressés et souvent ingrats pour la plupart mais il n'y avait guère de débouchés qu'avec eux).

Les métrages de tissus étaient très calculés, suivant les tailles : pour les petites tailles, nous en recevions un peu moins mais pour les grandes tailles, il n'y en avait pas plus ! Il fallait faire très attention.

Les mesures étaient très précises (au demi-centimètre près). Il y avait un tableau de mesures dit "Bustes américains". Les prix étaient aussi très étudiés. Quand tout était d'accord pour un prix, que le travail était fait, expédié, payé aux ouvrières, l'entrepreneur disait assez souvent : "Pour tel modèle, je ne peux vous payer que tel prix !", et les règlements de fin de mois se faisaient quelquefois attendre !

Les ouvrières étaient gentilles ; il y avait une bonne ambiance entre les patrons et les ouvrières, entre les jeunes et les moins jeunes.

Je me souviens du dimanche de Pâques 1934 qui tombait un 1er avril : nous avons décidé de leur faire "manger un poisson". Ceci avec la complicité d'un voisin qui est allé les chercher en leur disant "Il faut venir tout de suite, Mme Vinçon vient de recevoir une dépêche, elle a une commande très urgente qui doit partir demain sans faute". Eh bien, elles sont venues toutes les trois, spontanément, abandonnant leurs préparatifs de fête de Pâques, pour faire ce soi-disant travail urgent. Le voisin avait même pris sa voiture pour aller plus vite et pour donner plus d'urgence à l'affaire. Tout cela s'est terminé en trinquant dans la bonne humeur.

Mais il y avait aussi les périodes de morte saison (aujourd'hui "chômage technique" !) et sans indemnité pour les ouvrières ! Il y avait également la concurrence avec l'étranger (déjà !), surtout avec la Tchécoslovaquie. Les charges sociales augmentaient et le travail devenant de plus en plus rare et difficile, nous avons fermé l'atelier en 1937. J'ai continué ensuite à travailler seule, jusqu'à la retraite, pour une clientèle particulière et régionale.

Laurence VINÇON



Bijoux et colifichets

LE CHIFFONNIER.

Tous les lundis, immanquablement (il savait bien que le dimanche on sacrifiait le lapin), sa silhouette familière apparaissait au coin de la rue :

" Pas de peau de lapin ?

- Non, Georges, y'en a point ! Ça s'ra pour la semaine prochaine... "

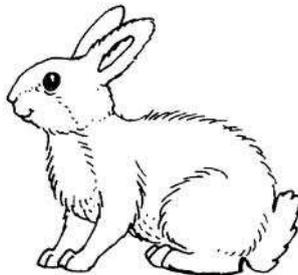
Un peu plus loin, il faisait affaire. Après de longues considérations sur la couleur de la peau, son état de fraîcheur, la qualité du poil (bien meilleur en hiver !)... et la chute des cours sur le marché mondial, il consentait à sortir de sa sacoche de cuir quelques piécettes jaunes.

Tout le monde le connaissait... et depuis longtemps ! C'est en effet le 1er novembre 1911 que Georges GREDAT avait fait enregistrer, comme dit l'acte officiel, son "commerce de chiffonnier, sis à Charost". Depuis cette date, sacoche au côté, et, à la main, le sac et le "crochet", il achetait peaux et chiffons.

À pied, chaque semaine, par tous les temps, il parcourait la contrée, visitant fidèlement ses clients de Charost mais aussi ceux des communes voisines. Parfois, pour ses courses lointaines qui le menaient vers les grands domaines, vers Castelnau, Plou ou Poisieux, il attelait la Bichette.

Bon an mal an, il parcourait quelques milliers de kilomètres.

Bernard MARGUERITAT



LE SALON DE COIFFURE

C'est au printemps 1930 que Camille FAURE, venant de sa Creuse natale, ouvrit au faubourg son "Salon de coiffure Dames et Messieurs - Chapellerie", à l'emplacement d'une ancienne bourrellerie. Il n'avait plus qu'à attendre la clientèle...

**

À qui le tour?

Le coiffeur alors ne travaillait pas sur rendez-vous et les gens venaient quand ils pouvaient.

La journée était souvent calme ; il recevait quelques personnes : commerçants, notables, rentiers. Peu d'ouvriers étaient disponibles et ils ne connaissaient souvent que le repos hebdomadaire du dimanche.

Alors, le soir, après leur travail, les gens affluaient et attendaient leur tour... parfois pendant des heures. Mais on ne s'ennuyait pas chez le coiffeur ! On commentait "La Dépêche" ou "L'Émancipateur". On fumait beaucoup. Les vieux prisaient ou chiquaient et envoyaient dans les crachoirs garnis de sciure de longs jets colorés.

Comme le bistrot, la forge, le lavoir, le salon du coiffeur était un lieu de rencontre privilégié ; on y apprenait toutes les nouvelles (vraies ou fausses), tous les cancans ; on parlait politique, récoltes, chasse... ou on "habillait" son voisin.

La barbe !

Le coiffeur rasait beaucoup, surtout en fin de semaine et on peut dire qu'avant tout il était barbier.

Des barbes de huit jours ! Il fallait savonner longtemps et abondamment pour attendrir ces barbes dures et embroussaillées. Quand il y avait presse, sa femme préparait le client suivant.

On dit qu'il avait la main douce ; ses rasoirs étaient longuement affûtés. C'était tout un art. Après le rasage, la pierre d'alun calmait le "feu du rasoir" et raffermissait la peau.

À cette époque, la plupart des hommes ne se rasaient que le dimanche et c'était toute une cérémonie. La semaine, on n'avait guère le temps... et pas de salle de bain.



Reconstitution du salon de coiffure de Camille Faure

L'eau chez le coiffeur

À cause des barbes, on utilisait beaucoup d'eau et chaque coiffeur avait son adduction d'eau particulière : un puits dans la cour, une pompe aspirante et foulante, un réservoir au grenier et, moyennant 15 à 20 coups de balancier de temps à autre, l'eau coulait au robinet...

Le nouveau rasé pouvait se permettre de généreuses ablutions.

Les jours d'affluence

C'était le samedi soir (les jeunes voulaient se faire coiffer pour aller au bal) et le dimanche que le coiffeur faisait ses meilleures recettes.

Mais les grands moments de l'année restaient l'approche des fêtes et surtout les veilles de "louées", pour la Saint-Jean et la Toussaint. À ce moment-là, le salon était trop petit et on voyait des jeunes attendre, assis sur le trottoir.

Il arrivait au coiffeur de travailler jusqu'à deux heures du matin.

Les gars des fermes (et ils étaient nombreux à l'époque !) voulaient tous être tondu, rasés, parfumés et brillantinés pour plusieurs jours de fête à Issoudun.

Et l'on sentait le lilas, la rose, le muguet avec, en plus, quelques odeurs rustiques et fortes venues tout droit des écuries de Milandre ou des vacheries de Dame-Sainte...

Les conditions de vie d'un artisan coiffeur

Si l'on pense que les francs de l'époque sont devenus nos centimes, les tarifs peuvent paraître dérisoires. On relève les prix suivants dans un tarif du Syndicat des coiffeurs du Cher (autour de 1930) :

Coupe homme	3,50 F	Coupe dame	5,00 F
Coupe Bressant (en brosse)	4,50 F	Coupe fillette	4,00 F
Barbe	1,50 F	Ondulation	6,00 F
Shampooing depuis	2,50 F	Coupe de tondeuse	1,50 F

La fermeture du salon est fixée à 17 h les dimanches et jours fériés.

En 1936, la coupe de cheveux est passée à 4,50 F pour les hommes et à 6,00 F pour les dames et comme c'est l'année des conquêtes sociales, le salon a désormais des heures de fermeture ; 21 h en été, 20 h en hiver, 14 h les dimanches et jours fériés. Quel progrès !

Le livre de compte de l'année 36 montre comment les recettes étaient inégalement réparties dans la semaine. Au mois de janvier, par exemple, en milieu de semaine, la recette journalière se situe entre 10 et 20 F, mais elle est de 35 à 51 F le samedi et de 54 à 70 F le dimanche. Elle atteint 112 F le mercredi 22 ! C'était la Saint-Vincent.

Que se passait-il donc à Charost le dimanche 12 avril? La recette monte à 107 F le 10, 135 le 11, 106 F le 12 ! Sûrement la Cavalcade ! Les records sont battus avec 154 F le jour de Toussaint et 164 F le 31 décembre. Heureusement pour le coiffeur qu'il existait des jours de fête.

Le salon avait quand même un jour de fermeture. À Charost c'était le mardi, pas le lundi, bien sûr, jour de marché ou de foire.

En général, le jour de "repos" était bien rempli. Le coiffeur changeait d'activité et retrouvait, comme tous les gens de sa génération, ses origines paysannes. Selon la saison, il bêchait son jardin, débrossait une "montrée" dans le bois des Garennes, fauchait la luzerne de son champ, rentrait sa récolte de fruits, de pommes de terre ou de betteraves, s'occupait de ses poules et de ses lapins...

Bref, il ne manquait pas de saines occupations. Il lui arrivait quand même de décrocher son fusil et d'aller tirer un lapin dans les buissons qui bordaient la Ligne¹.

C'était comme ça dans la plupart des familles. Pour mieux vivre et parce que l'argent ne courait pas les rues, il fallait être un peu paysan, avoir un jardin, un champ, une vigne et produire une partie de sa nourriture.

Bernard MARGUERITAT

¹ La ligne de chemin de fer.

LA GRANDE RUE :

SOUVENIRS DES ANNÉES 30

C'est toujours le cœur un peu serré que je vois la Grande Rue d'aujourd'hui, si sale, si triste, vidée de sa substance, constellée de panneaux "À VENDRE", assassinée par la circulation...



J'avais six ans en 1930 et j'usais mes galoches (ou mes sabots selon la saison) du canal à la route de Saugy, de la Chaume à la place du Château. La Grande Rue, pour moi c'était quelque chose, et, pour tout l'or du monde, je n'aurais pas voulu habiter ailleurs.



Toute la vie de Charost semblait rassemblée là. Sur moins de 200 mètres se serraient une bonne trentaine de commerçants et d'artisans. Pour nous, les gamins, il y avait toujours quelque chose à voir, à faire ou à entendre.

Tôt le matin, il, fallait courir au pain ; la boulangère nous pesait un énorme pain de quatre livres et sur le chemin du retour, c'était rituel, nous dévorions le "par-dessus" (la pesée). Des boutiques s'ouvraient, on enlevait les lourds volets de bois, quelques rideaux de fer remontaient à grand bruit, les grilles de la maréchalerie grinçaient. Puis venait la corvée du lait. Devant l'*Épicerie Parisienne*, le pot à la main, les gens attendaient le lait frais du petit déjeuner ; le fermier de Milandre apparaissait enfin, enveloppé dans sa peau de bique, fouettant son bourricot.

Les ouvriers des balais montaient vers la route de Saugy ; d'autres, surtout des femmes, gagnaient la biscuiterie, la laiterie, les porte-monnaie. Des groupes s'attendaient au coin des rues et le père Vallée, déjà, distribuait ses journaux. Pour 5 sous vous aviez "le Petit Parisien". Devant la boulangerie Vadrot, le pain sous le bras,

des femmes s'attardaient, échangeant les premières nouvelles. Le gamin serait sûrement en retard à l'école... ("Bah ! Tu diras au maît' que l'éveil a pas sonné !").

Les commissions faites, c'était le petit déjeuner : café au lait et pain grillé, Banania le dimanche. Le père parti depuis longtemps, avait mangé des choses plus solides : un reste de soupe de la veille, un demi-hareng frit à l'oignon, un bout de fromage de chieuve tiré du pot, de quoi requinquer un homme.

Cependant la rue s'animait. Des bandes de gamins, tablier noir et sac en bandoulière, descendaient vers l'école et les artisans gagnaient leur chantier, la voiture à bras du menuisier croisant le bourricot du maçon. C'est fou ce qu'on utilisait alors la voiture à bras ! Le couvreur, le charpentier, le charron, le maçon, pour transporter échelles et planches, l'épicier pour aller chercher ses colis à la gare. Au coin de la rue, Etienne, pas bileux et chagnard, finissait son petit-déjeuner, le couteau à la main, une tranche de pain sous le pouce prenant son temps, mangeant peu mais causant beaucoup.



Tabouret du maréchal-ferrant

Les petits cultivateurs (ils étaient nombreux) gagnaient leur champ avec l'âne ou "l'cheveau". D'autres, la pioche sur l'épaule s'en allaient binocher les vignes qui garnissaient encore tous les coteaux des Cloires, de Bonneval, ou de la Montrecul.

Dans la matinée, c'était le va-et-vient des femmes qui promenaient leur cabas de boutique en boutique et l'arrivée des gens des campagnes qui venaient faire réparer un soc ou un bridon, acheter une veste de chasse ou des sabots garnis. Les vaches de la Cour d'en Bas, une bonne dizaine de bêtes, traversaient tout le pays pour s'en aller vers les champs de la route d'Issoudun, étoilant la chaussée de bouses plantureuses. Le facteur en tenue bleue, sa boîte sur le ventre commençait sa tournée ; les brouettes des laveuses descendaient vers le canal des bardassées de linge et le père Naudion, le cantonnier, armé de son balai de bouleau, essayait de nous faire des caniveaux propres. Une certaine bonne humeur présidait à tout cela. Les gens, moins fougals que maintenant (le temps devait couler moins vite) s'arrêtaient un instant pour souffler et causer. La rue, c'était fait pour ça.



Devant leurs boutiques, le boulanger, le Caïffa, les bouchers, les marchands de nouveautés chargeaient la carriole ou la camionnette avant de partir en tournée. Du faubourg montaient bientôt le boulanger et le boucher-charcutier ; on s'attroupaient autour de leurs voitures et comme c'étaient des gars pas tristes, sachant véhiculer les nouvelles et forcer sur le détail, on y restait un moment.

Certains jours, des marchands "étrangers" envahissaient la rue. On les connaissait moins ; ils sonnaient de la trompe et essayaient à grands cris d'ameuter les clients. C'étaient les chiffonniers d'Issoudun " Piaux d'lapins ! Piaux l", un marchand de mercerie " Les bas ! Les bas ! Les chaussettes" ou bien le rémouleur sur son étrange machine à pédales " Couteaux ! Ciseaux ! Rasoirs ! ".

Le roulement de tambour du père Compain, le garde-champêtre, rétablissait pour un temps une sorte de silence religieux. Des têtes se tendaient aux fenêtres pour entendre l'"Avis à la population". La plupart du temps, on ne comprenait rien, sinon la fin, toujours la même, lancée d'une voix plus forte : "le Maire, Forest" ! Qu'on se le dise !



Nous étions souvent dans la rue. Les mères très occupées par la cuisine, les lessives, le ravaudage du linge nous mettaient volontiers à la porte et nous traînaient, curieux, le long des boutiques.

Devant la maréchalerie, carrément dans la rue, le père Lexandre et son ouvrier, en tablier de cuir, ferraient les lourds chevaux des domaines. Pour nous, c'était un sacré

spectacle de les voir maîtriser ces bêtes, tailler les sabots, présenter le fer rouge (ah ! cette odeur de corne brûlée !), planter les longues caboches...

Les épiceries avaient de jolis noms : la "Touraine", le "Planteur de Caïffa", la "Fraternelle" (pour nous c'était la coopé), l'Épicerie Parisienne. Nous aimions bien la vitrine du père Vallée à cause des illustrés qu'elle nous proposait : "l'Épatant", les "Aventures de Bibi Fricotin" ou les "Pieds Nickelés".



En face, M. Surtel, l'horloger, redonnait vie à nos vieux réveils. La boutique du burrelier sentait fort la poix, le cuir, les harnais, une odeur de bête et de sueur. Les magasins de nouveautés alignaient leurs rouleaux de tissu, leurs vêtements de travail. La tenue des ouvriers était peu variée ; on s'habillait en bleu, en noir ou en velours. Et elles duraient, ces tenues ! Les femmes consolidaient régulièrement les endroits exposés, les genoux, les coudes, les poches ; chaque saison apportait une pièce nouvelle... Souvent d'une autre couleur !

On rêvait devant les vitrines des tailleurs qui présentaient de magnifiques gravures de mode avec de beaux messieurs vêtus comme des milords.

Personnellement, je fuyais un peu les boucheries avec leurs alignées de bêtes égorgées pendant aux crochets de la boutique.

La place du Château c'était le domaine des bonnes odeurs, celle du pain frais sortant du fournil, des croquets de la maison Aubert, celle, plus puissante, des boules pectorales Nérand s'échappant des fenêtres de la fabrique où, en été, s'agglutinaient des tas de guêpes et d'abeilles.

J'allais souvent à l'Épicerie Parisienne de la famille Dumay où l'on me connaissait depuis toujours. Les marchandises alors n'étaient pas enfermées dans des paquets aseptisés et inodores. On voyait des sacs de riz, de sel, de café, des fûts d'huile, de vin, de vinaigre ou de harengs salés, des bidons de pétrole, des caisses de savon de Marseille, des bocaux de bonbons et d'épices, des seaux de moutarde, des caissettes de pruneaux ou de pommes tapées ; les filets de harengs saurs baignaient dans l'huile et les haricots, les blancs, les rouges, remplissaient des casiers juste devant le comptoir. Il y régnait une odeur indéfinissable.

L'épicière ne chômait pas, la balance Roberval non plus. Il fallait détailler tout cela, mesurer le lait, râper le gruyère, tarer toutes sortes de récipients, peser une livre d'huile blanche ou un demi-verre de moutarde. Faute d'argent, on achetait par petites quantités.

J'allais souvent aussi à l'épicerie-buvette de la mère Brice où des alignées de "gendarmes" (harengs dessalés) pendaient sur une planche, accrochés par l'œil à une pointe.

La publicité (déjà !) envahissait nos murs et les vitrines. J'aimais la silhouette blanche de la "Poule au pot" qui voisinait avec le "Bouillon Kub", la face de lune de la "Crème Éclipse", le cirage "Lion Noir" qui nous faisait des sabots tout neufs une fois par semaine et les bonshommes blancs de "Ripolin" qui n'en finissaient pas de se peindre le dos. La pharmacie vantait la Quintonine qui nous donnerait bonne mine mais le Vermifuge Lune et le cracheur de feu de la ouate Thermogène m'inquiétaient un peu.

De gros attelages passaient, venant de loin, charriant le grain, le bois, la paille, les pièces de vin ; les colliers étaient garnis de grelots et de laine bleue et le charretier faisait l'important, donnant de la voix et du fouet ou bien, tout simplement, si la route était longue, il somnolait, assis dans le porte-faignant, se laissant conduire par ses bêtes.

Devant les cafés et les boucheries des hommes armés de piques et de crochets tiraient du fourgon Rabussier les longs pains de glace qui garniraient les glacières. Les ouvriers boulangers, torse nu, sortaient de grandes pelletées de braise rouge et remplissaient les étouffoirs. Parfois une femme revenait du puits affolée, les mains vides : le "siau" était resté au fond ! Un événement. On y courait. Il y avait toujours dans le coin un spécialiste, un malin, aussitôt alerté qui arrivait, ses crochets au bout d'un cordeau de vingt mètres. Il sondait le gouffre, réclamait le silence, essayait de juger la position du seau. Les oreilles se penchaient sur le trou ; on entendait des crissements, des tâtonnements lointains. Il fallait du doigté pour agripper l'anse ! Ou de la chance. Il paraît que les plus menteurs étaient les plus rapides. Enfin le seau apparaissait à la surface et avec d'infinies précautions - je crois bien que chacun retenait sa respiration - l'homme le hissait sur la margelle, triomphant.



Parce que la circulation y était rare et qu'elle paraissait très souvent vide, la rue était aussi notre terrain de jeux. On jouait aux "chiques" sur les trottoirs ; aux "cobes" dans les caniveaux, au "mouène" à fouet sur la chaussée, ces moines que notre ami Fifisse, un sacré tourneur sur bois, nous faisait pour 20 sous entre deux beuveries.

On descendait sur la Chaume pour jouer à la "bigarelle", un jeu dangereux qui projetait un bout de bois à dix mètres et pouvait à tout instant vous éborgner. Un de nos jouets préférés (sans doute parce qu'il ressemblait à une arme et qu'il était plus ou moins interdit), c'était le lance-pierre amoureux construit en cachette des parents et qu'on cachait avant d'entrer à l'école, et nous allions "tirer" les isolateurs

sur la Ligne ou quelques nids le long des bouchures en des expéditions lointaines d'où nous revenions pattés comme des geais.



Et les autos? On n'en voyait pas tous les quarts d'heure et rarement deux à la fois. Elles n'étaient pas bien nombreuses, restaient quasiment des curiosités et ne gênaient personne.

Et puis, on les entendait venir ! Les mécaniques incertaines grinçaient, grognaient, craquaient. À grands coups de trompe, elles demandaient le passage, suivant les vaches, évitant les chiens. La vieille "Léon Bollée" de la biscuiterie avait des allures d'ancêtre et la "Ford" du père Monin, infatigable, après avoir fait la guerre de 14, distribuait pacifiquement les colis de la gare. Les camions de la laiterie brinquebalaient leurs bidons et les "conduites intérieures", les Torpédos, les 5 CV "Trèfle", vous lançaient au passage des "pouet-pouet" dérisoires. Quelques motocyclistes qui se donnaient des allures d'aviateur, grosses lunettes, casque et veste de cuir, chevauchaient des machines pétaradantes.

Et ça n'allait pas vite ! Beaucoup plus de bruit et de fumée que de vitesse. Dans la côte "à Lebouc", les jeunes à vélo s'accrochaient à l'arrière des camions pour se laisser traîner. Au passage on avait le temps d'apostropher le chauffeur et quasiment d'entamer la conversation.

La rue appartenait d'abord aux gens de Charost et les intrus, les gars d'ailleurs, étaient plutôt regardés de travers (surtout ceux ch'tis gars d'Saint-Fleurent qu'auraient bin voulu nous voler l'canton). Ils nous le rendaient bien, nous traitant au passage de "mangeux d'pendule", "dévoreux d'morue rouge" ! Tout le pays se sentait insulté et c'était alors des coups de gueule héroïques qui se répercutaient tout le long de la rue.

Les incidents mécaniques étaient nombreux. Un pneu fuyait qu'il fallait regonfler à la main, un moteur chauffait, le radiateur laissant échapper des nuages de vapeur blanche. Il fallait arrêter, soulever les deux côtés du capot, chercher un arrosoir d'eau. Après, ma foi, le conducteur tombait la veste et jouant de la manivelle, essayait de relancer un moteur qui refusait de partir sous les regards narquois et les moqueries de ceux qui ne circulaient qu'en sabots : "Tu parles d'une Bédélia !". Pourtant, des fois, ça partait au quart de tour.

Devant l'Épicerie parisienne, une pompe à essence, plaquée au mur, alimentait ces nouveaux monstres. La distribution prenait des airs de cérémonie ; M. Dumay, solennellement, actionnait le balancier, les deux flacons de cinq litres qui surmontaient la pompe s'emplissaient tour à tour et par un long tuyau le liquide rose passait dans le réservoir toujours situé au dessus du moteur et, comme on n'en voulait pas perdre, des manœuvres savantes et répétées vidaient le tuyau jusqu'à l'ultime goutte.



Le jeudi et le dimanche, nous avions des occupations plus sérieuses. La grande affaire, c'était "l'herbe à lapins". Il fallait sortir la "cagnole" (une caisse à savon sur un vieux châssis de voiture d'enfant ; qui n'en avait pas ?) et ramener un chargement de minette ou de carottes sauvages qui foisonnaient le long des chemins. Au fil des saisons on cueillait la bourcette dans les vignes, les pissenlits dans les prés ; on allait glaner après la moisson, grappiller après les vendanges, chercher à l'automne les rosés ou les oreilles d'orme, ramasser un cent de limas ou de gariches dans les fossés des Pâturiaux, toutes ces choses qui allaient améliorer l'ordinaire.

En ce temps-là on ne laissait rien perdre.



LA RUE, LES SAISONS ET LES FÊTES

Si aujourd'hui, le "Progrès" en général, l'Auto et la Télé en particulier semblent avoir développé chez les gens un individualisme exacerbé qui fait... qu'on ne les voit plus, ce n'était pas le cas, et pour cause, en 1930.

Les gens aimaient voisiner, sentir la présence des autres, se rassembler pour causer ou travailler, réunir la famille pour des repas interminables et les fêtes collectives qui tenaient dans leur vie une place insoupçonnée remplissaient la rue, les bistrots et les bals.

Au premier janvier, on souhaitait, en bandes, la "Bonne Année" à tous les voisins et puis tout de suite après, au moment où les jours allongeaient d'un pas de jument, venait **la Saint-Vincent** : musiciens et bâtonnier en tête, c'était un joyeux défilé qui chantait les mérites du vin :

"Saint Vincent,
Notre patron,
Donnez-nous du bon
Vin blanc."

J'entends encore la basse de Gaston Lelion qui marquait la mesure avec ses pon ! pon ! pon ! Ce jour-là, tout Charost avait l'âme vigneronne et l'école n'était pas encombrée de gamins. On allait boire et chanter une partie de la nuit.

Le **Mardi-Gras** promenait le bœuf enrubanné et c'était à qui se déguiserait. Oui, on aimait la fête et les bals masqués faisaient recette.

Le dimanche suivant, ce serait les Brandelons et nous irions "tous brandelouner" au champ de football, en cercle, autour de grands feux de paille :

" Brandeli, Brandelons !
La grand-mère au coin du feu
A prépare les beugnons
Brandeli
Brandelons !

La fin de l'hiver s'annonçait.

◇ ◇ ◇

Bientôt la Cavalcade mobiliserait tout le pays et drainerait vers Charost des foules innombrables. Dans toutes les maisons, l'hiver, à la veillée, on avait fabriqué des milliers de fleurs en papier, des roses, des glycines, des coquelicots, et, dans le secret des granges, s'élaboraient les chars. Ce serait "Les gars de la marine", "Le cirque", "L'éléphant", "Le monstre du Loch Ness", les cocasseries du "Niac et Nan-nec" ou le toujours majestueux Char de la Reine. Un beau dimanche tout cela serait dans la rue, avec les musiques, des centaines de gens costumés, les marchands de cacahuètes et de "yo-yos". Ce serait l'explosion de la fête.

Mai et juin ramenaient les vrais beaux jours et les longues journées de labeur ; les charrettes de foin, énormes et débordantes, balayaient la rue.

Une fois par an, **le Conseil de révision** redonnait à Charost une importance officielle. Dès le matin les gendarmes affluaient, puis les officiers galonnés, le Préfet, le Conseiller Général, les Maires, toutes les autorités militaires. Les jeunes de tout le canton arrivaient, fanfarons ou crispés ; ils allaient présenter leur nudité à une alignée de gens bien habillés. Ils seraient pesés, toisés, palpés sous toutes les faces, comme des "viaux" au champ de foire par le médecin-major qui ferait ainsi le tri des bons et des mauvais.

Dame, après, ils se défoulaient les "maît' gars". Sur la Chaume, les photographes, les marchands de bérets, de biauades blanches, de rubans multicolores, de décorations de toutes sortes, faisaient fortune. Les bandes de conscrits déchaînés et bruyants, clairons en tête, investissaient la rue, claquant les volets, emportant les bassines qui traînaient sous les échénaux, déplaçant les échelles et les voitures à bras, assaillant les filles qui n'attendaient que ça, montrant, au fond, qu'ils étaient "bons pour le Service". Les cafés et les hôtels refusaient du monde. Charost vivait une journée un peu folle mais on pardonnait tout : c'étaient les Conscrits.

En juin, l'Assemblée de la Chaume installait ses loteries, ses tirs, le bal-parquet et les manèges. De vrais manèges tournés par un cheval : ou les "Vagues de l'Océan" lancées à bras d'hommes. Nous étions attirés par les tirs où les grands faisaient les farauds en abattant les pipes en plâtre ou en enlevant l'œil du pigeon.

Le "vire-vire" de la mère Chocolat, chargé de vaisselle, avait notre préférence. On donnait sa pièce de 20 sous, la mère Chocolat lançait le vire-vire et la languette d'acier, frottant de pointe, nous faisait espérer un bol à bord doré ou une assiette décorée. Enfin, la machine s'arrêtait et, neuf fois sur dix, la mère Chocolat triomphait : "T'as pas de chance, mon p'tit, moins une pointe, t'avais un bol". C'était toujours moins une pointe.



Le dimanche, parfois, après la messe, un baptême parcourait la rue, les parrain et marraine lançaient de généreuses poignées de dragées que nous nous disputions dans la poussière ou dans la boue des caniveaux en des mêlées sauvages.

Une noce était un événement. Les invités, nombreux, s'étaient mis en frais : les couturières et les tailleurs avaient travaillé des semaines. Aussi, le grand jour arrivé, tout le pays était sur le pas de la porte quand le long cortège défilait. Il n'en fallait rien perdre, ouvrir les yeux, comparer les toilettes, admirer ou critiquer. Le parcours était immuable, on descendait par la rue du Guichet vers la mairie et l'église. Des sonneries de cloches et les coups de fusil annonçaient le retour. Alors par la route de Saint-Georges, le cortège débouchait dans la Grande Rue, souvent précédé d'une paire de musiciens, les mariés saluant amis et connaissances. (Aujourd'hui, signe des temps et triomphe reconnu de la mécanique, c'est une auto qui porte le voile et des klaxons qui saluent !).

Il existait des cortèges moins gais ; les enterrements aussi passaient par la Grande Rue et quand le cheval noir du corbillard apparaissait, la vie semblait s'y figer. Le charretier arrêta son cheval, le chauffeur son moteur ; sur le bord des trottoirs, chacun se découvrait, saluant celui qui passait là une dernière fois.



Juillet et août ramenaient la chaleur. En ce temps-là, on avait le respect des choses établies ; les saisons se faisaient et nous connaissions des hivers longs et froids, l'été par contre nous accablait.

À l'école, les récréations s'allongeaient ; le maître, après nous avoir fait équeuter le tilleul, nous emmenait en classe-promenade dans les jardins des Pâturiaux reconnaître et détruire le Doryphore, ce nouvel ennemi venu des Amériques qui vous bouffait un champ de patates en moins de deux. Au retour, suprême récompense, nous avons droit à un plein verre de coco. Un grand, "de service", dessinait des "8" avec un arrosoir sur le ciment des préaux et le plancher des classes pour nous donner une illusion de fraîcheur.

À la maison, on irait tirer un seau d'eau fraîche et préparer quelques bouteilles de lithinés (du docteur Gustin). Certains descendaient le beurre dans le puits, le garde-manger à la cave et les femmes ne cuisinaient plus que sur le "potager", au charbon de bois.



Le 14 juillet rameutait tout le pays sous les marronniers de la Chaume et après les concours de grimaces et les courses en sac qui faisaient gagner 20 sous aux vainqueurs, c'était le moment attendu de la limonade et des biscuits à la cuiller. Les

plus hardis d'entre nous se servaient de belles lampées de vin et découvraient l'ivresse d'une fête nationale.



Les récoltes mûrissaient. Les grosses **moissonneuses-lieuses** tirées par deux chevaux passaient dans la rue, machines mystérieuses et compliquées faites d'engrenages, de chaînes, de toiles et de dents pointues, hérissées de rabatteurs et de leviers. Bientôt dans les champs accablés de soleil, les gens courraient mettre les gerbes en "terrioux", ces gerbes qui contenaient autant d'échardons que de marsèche. Après souper, c'était la coutume, tout le monde sortait dans la rue prendre le frais. Il y avait un banc devant bien des maisons, les voisins apportaient leur chaise et l'on causait, des heures.



La rivière nous attirait. Pendant que les mères rinçaient le linge ou lavaient la laine, les gamins s'en payaient. Comme les autres, j'allais, à la trousse-culotte, derrière la roue du moulin, pêcher les guerlutons à la carafe, rabouiller pour attirer les goujons qui arrivaient en bandes ou bien piquer les "meuniaux" sous les pierres avec une fourchette. Quels moments ! Et puis le soir, le souper s'allongerait d'une friture ou d'une omelette aux guerlutons.



L'été ramenait aussi les spectacles en plein air. Sur la place du château, "Fid'garce" chaque année installait son **cinématographe**, quelques bancs, un gros phono et le soir, à la nuit tombée, pendant une semaine, il nous projetait tout ce qu'il possédait : des Charlot qui déchaînaient les rires et de vieux films muets qu'il se chargeait de commenter lui-même. Ça ne manquait pas de piquant. Au moment de la quête, mystérieusement, la moitié de l'assistance s'évanouissait dans la nuit.

Les petits cirques préféraient la Chaume. Le cheval qui savait compter, la chèvre équilibriste et la lanterne magique qui donnait des ailes de papillons à une danseuse de blanc vêtue émerveillaient nos six ans. Un théâtre passait aussi et nous allions régulièrement pleurer aux malheurs de la "Porteuse de pain" ou des "Deux orphelines".



L'ouverture de la chasse, en septembre, réveillait le pays. Le gibier ne manquait pas ; ça pétaradait toute la matinée et, sur le coup de midi, le retour des chasseurs ne passait pas inaperçu. Les oreilles et les pattes de lièvre sortaient de la carnassière et des paquets de perdrix pendaient à la ceinture. Dans les bistrots, le ton montait avec le

nombre des chopines. On ne parlait que de doublés de perdreaux, de "ieuves" gros comme des chiens et qu'on avait manqués... d'un rien.



Tirée part de forts attelages, la batteuse arrivait et nous courions jusqu'au champ de football où beaucoup de gens alors installaient leurs meules. Et quand la locomobile à vapeur après un dernier coup de sifflet commençait à tourner ses énormes poulies, que les longues courroies claquaient et que la batteuse, en grondant, avalait les gerbes, on "s'areuillait".



Après l'assemblée du Pont, **les vendanges** s'annonçaient. Tout le monde y participait de près ou de loin, chez le voisin ou le cousin de Saint-Georges. C'étaient de belles journées : on se barbouillait de raisin noir, on mangeait des ventrées de pêches, on buvait sans mesure le vin doux puisé dans les poinçons de vendanges qui nous flanquait la chiasse et nous faisait courir dix fois par jour au fond du jardin.



Un beau matin d'octobre ramenait la rentrée des classes, le tablier neuf avec ses plis sur le devant, le cartable en carton bouilli et puis tous les copains disparus pendant l'été parce qu'ils avaient passé leurs vacances à "la queue des vaches". Les rétameurs étaient déjà installés devant l'école. Ils réparaient des tas de seaux percés, mettaient un fond tout neuf à votre vieille bassine et donnaient en un tour de main l'éclat du neuf à vos couverts en étain, ou bien c'étaient les roulottes des "comédiens" (des "ménétous" comme disaient les vieux) qui occupaient la place. En cercle autour du feu, les hommes au teint cuivré tressaient des paniers de toutes tailles que les femmes aux longs jupons et les gamins pieds nus allaient proposer de maison en maison. Le soir on compterait les bêtes avant de barricader le poulailler et les "tés" à lapins.



Venait le temps des entonnailles et les rues respiraient la vinasse et la grappe pourrie, on goûtait le vin nouveau et les mines étaient joyeuses car les fûts s'emplissaient de ce fameux petit vin de vigne, fait de noah et de bacot, qui réjouirait les cœurs au plus profond de l'hiver.



Novembre était triste. Les fleurs de la Toussaint et le défilé silencieux des rescapés de la Grande Guerre, le 11 novembre, derrière les drapeaux, serraient les cœurs et annonçaient les mauvais jours.

Les gens s'attardaient moins dans la rue. Pourtant, parfois, des spectacles insolites rassemblaient les curieux. C'était un pêcheur de "gros" qui montrait sa prise : le père Fontaine avec un brochet de vingt livres ou mon voisin, M. Daroux, qui ramenait régulièrement du bassin de Milandre ou du Pré renfermé, des barbillons énormes.



L'approche du froid nous valait **le passage des ramoneurs**, toute une famille avec des gamins tout noirs. Étaient-ils savoyards ou auvergnats? On hésitait à les approcher tellement ils paraissaient différents de nous, presque des extra-terrestres.

Les gamins, vifs et minces, gravichaient mieux que des chats, montaient dans les cheminées en raclant la suie et au bout d'un moment qui nous paraissait interminable, on les voyait surgir dans le ciel bleu comme des diables, au dessus de la boucherie Dodu, poussant une sorte de chant victorieux.



Le "faiseux d'goutte", un personnage, installait l'alambic sur la place des Ponts, pas loin de la rivière et de tous côtés affluaient les fûts de grappe, les quarteaux de prunes fermentées. Il y avait foule autour de sa mystérieuse machine qui savait tirer de toutes ces pourritures des nectars divins. Et l'on rapporterait les bonbonnes de marc, les bouteilles de prune avec mille précautions. Dame, la goutte, c'était presque un médicament. C'était souverain contre le froid, le chaud et froid, la grippe, la fatigue, le tour de rein, le mal au ventre, les "sangs glacés". Un remède irremplaçable que tout un chacun prenait quotidiennement, à titre préventif.



La nuit tombait vite et on jouait moins dans la rue. On allait bien encore faire une partie de cachette dans les ruelles ou bien chabroter les "bassies" avec l'espoir de renverser le seau d'eau dans la maison. "Sacrés gamins, i sont dépareillés !" (Pour les mères, en ce temps-là, les gamins étaient souvent "dépareillés" ou "haïssables"). Mais le cœur n'y était plus.

La vie, le soir, semblait se retirer **dans les bistrots** enfumés et dans les ateliers. Je me glissais souvent à la forge où il faisait bon. On ne s'ennuyait pas ! Il y avait là tous les "forts en gueule" du quartier, plus menteurs et vantards les uns que les autres : l'Pardériaux, Romain, l'Guss, Carribiche et bien d'autres. Le grand sujet de conversation, c'était la guerre de 14 qui n'était finie, il est vrai, que depuis une douzaine d'années, même si elle me paraissait aussi lointaine que la guerre de Cent Ans. Chaque soir, on revivait la vie dans les tranchées, Verdun ou le chemin des Dames. Le "Mardounier" essayait de placer ses histoires de chasse pendant que le père Laurençon, surnommé

"But'but'", un vieux de la vieille, racontait une fois de plus sa rencontre avec les Prussiens, en 70, loin au Nord, du côté de Vierzon. Chacun avait encore en tête un de ses derniers exploits. En ces temps héroïques, l'alerte au feu était donnée par un clairon sonnait à chaque carrefour. Une nuit, faute de mieux, on fit appel à notre ami But 'but' qui autrefois jouait du piston dans les bals. Il fit de son mieux mais comme il avait beaucoup oublié et ne connaissait plus qu'un air, il réveilla son monde en jouant la Brabançonne pour appeler au feu. On en riait encore.

On affublait facilement les gens de surnoms pittoresques, expressifs et crus, pleins de délicatesse, qui dénotaient souvent une grande justesse d'observation et ça donnait des "Tête d'hareng" ou "Nez de gouet", des "Gueule de vache" ou "Gueule de broc" et, selon le cas, des "Cul large" ou des "Cul de biquette". Savoir si les baptisés appréciaient beaucoup...

Quand la conversation déviait sur les "droyères" et que les histoires de "fumelles" devenaient plus scabreuses, on se débarrassait de nous en nous envoyant aux cinq cents diables chercher la corde à virer le vent.



Un beau matin, ma mère criait pour nous réveiller : "Des chiens ont mangé la boue !" Nous savions que le froid était là ; le gel dessinait de belles fleurs de givre aux vitres de nos chambres pas chauffées.'

Bientôt **la neige** viendrait, des chandelles de glace pendraient au bord des toits et aux naseaux des chevaux, on verrait de longs jets de vapeur blanche.

C'était toute une série de plaisirs nouveaux qui s'annonçaient : les glissades dans les caniveaux verglacés, les jeux dans la neige. On rentrerait le soir les oreilles rouges, les mains gourdes ; on mettrait les pieds dans le four de la cuisinière et les galoches à sécher. Ce serait aussi le temps des gerces et des bronchites, des tisanes, des cataplasmes et des ventouses, la brique chaude le soir dans les lits et la cuillerée d'huile de foie de morue, obligatoire, qu'on avalerait le matin, en fermant les yeux, avant de partir pour l'école.

Déjà le père Laurençon préparait ses "siaunées". À la première neige, il s'en irait les tendre du côté de la Crocasie, à la limite de l'Indre où c'était permis, et nous rapporterait quelque douzaines d'alouettes.

Et puis Noël arriverait et nous apporterait, ça c'était sûr, pour finir l'année, deux ou trois belles oranges et une pipe en sucre rose.

Ainsi allait la vie...



Mais les années 30 égrenaient leur chapelet. 31... 32... 33... 34... J'allais sur mes dix ans et je sentais bien que le monde changeait : le cinéma devenait sonore et parlant, le pick-up, au Café du Centre, remplaçait les musiciens pour le bal du dimanche et nous entendions Tino Rossi chanter dans la T.S.F.

Certains soirs, dans les familles, les visages et les conversations se faisaient plus graves. Sous le guichet chaque semaine apportait son lot d'affiches inquiétantes : "Halte à ta guerre !" "Le fascisme ne passera pas !" Parfois des convois d'artillerie lourde stationnaient sur la voie ferrée et nous approchions curieux, ces monstres menaçants. On parlait de guerre possible, quinze ans après la fin de l'Autre !

Déjà la rue nous appartenait moins. Les "Flèches d'Argent" et les autocars Martin faisaient la course pour s'arracher les clients. Sur la route d'Issoudun, les poules qui avaient l'habitude de picorer tranquillement les tas de crottin, leur aubaine quotidienne, se faisaient bêtement écraser par les premiers chauffards. Bientôt il nous faudrait tenir les chiens en laisse et renfermer nos chats.

Il me semblait bien que je vivais la fin d'une époque.

Bernard MARGUERITAT